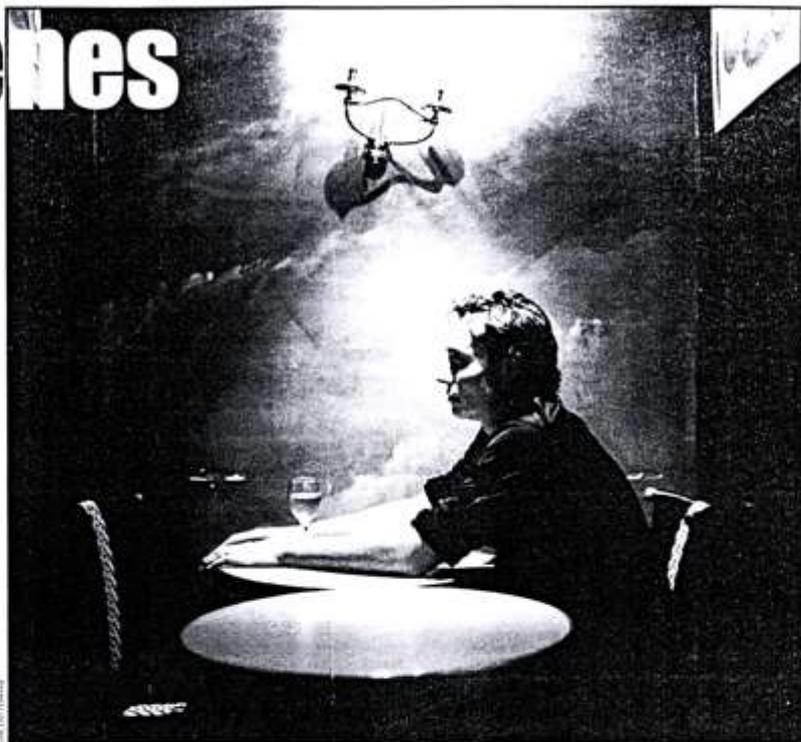


La Grande Mêlée - Bruno Geslin

DOSSIER DE PRESSE

(extraits)

scènes



BRUNO GESLIN DANS LE BORDEL DE MOLINIER

Des jambes gainées de soie. Démultipliées, en étoile ; un tourbillon de jambes vertigineuses. L'œuvre photographique de Pierre Molinier fascine par sa fabuleuse mise en scène du désir. C'est une traversée du corps onirique, narcissique, diabolique et même triomphale dans l'affirmation de sa liberté. « Quand je suis tombé pour la première fois sur des photos de Pierre Molinier, j'ai eu un choc, raconte Bruno Geslin. Il y avait dans ces images quelque chose de tendu, d'extrême et en même temps de primitif. » Lui-même photographe et vidéaste, Bruno Geslin travaille depuis cinq ans avec le collectif de théâtre Les Lucioles. Très vite, cet imaginaire vénéré d'un homme qui met en scène ses fantasmes, se photographiant lui-même en femme dans des rituels à la fois sombres et joyeux, lui donne des idées. Avec le comédien Pierre Mounier, il entreprend un chantier inspiré des photos sulfureuses de Molinier. La première étape consistait à reproduire à l'identique des photos que nous avons choisies. Un travail maniaque à partir de vraies séances de poses où l'on a réalisé qu'à un angle de doigt près la photo n'existait pas. On essayait de comprendre de l'intérieur en quoi consistaient ces compositions qui nous fascinaient. « Ce faisant, ils comprennent qu'il y a là un véritable matériau de théâtre, centré autour de cet éminent personnage qu'André Breton qualifia de « maître du vertige ». Ainsi s'élabora ce qui deviendra *Mes jambes, si vous sachiez, quelle famille*. La vie de Molinier, né en 1900 à Agen, est, en effet, loin d'être banale. En témoignent les entretiens qu'il accorda à Pierre Chaveau en 1972. Cet ouvrage accompagné d'un CD permet d'entendre la voix aigüe, entrecoupée de gloussements de rire, du peintre. Molinier y raconte son goût des bas, des souliers à talons et comment, enfant, il se glissait sous les jupes des femmes : « Je leur touchais les

cuisse, je leur touchais les jambes, les bas... Alors je leur embrassais les cuisses, et, vous savez, j'étais heureux d'être sous ces jupes. » De même, il racontera comment, après l'avoir pris en photo, il a joué sur le cadavre de sa sœur morte en 1918 de la grippe espagnole. « On l'avait habillée en communiante, elle avait des bas noirs. Je lui ai caressé les jambes un peu. Ça m'a fait de l'effet, je me suis mis sur elle, j'ai joué sur son ventre, morte. » Molinier se vantera aussi de mélanger sa peinture avec son sperme, expliquant : « Je mets sur mes tableaux le meilleur de moi-même. »

André Breton expose ses revues et lui passe commande pour illustrer la revue *Le Surréalisme même*. Mais il prend ses distances quand Molinier lui écrit avoir acheté un bondel à sa fille. L'établissement s'appelle Chez Monique, au Texas Bar. « Notre maison sur la terre est de transformer le monde en un immense bordel », affirmait le peintre. « Molinier ne s'embarrassait pas de discours conceptuels, il allait droit au but, remarque Bruno Geslin. C'était un artisan, il fabriquait lui-même ses escarpins, ses masques, ses godemichés. Il développait ses photos dans sa cuisine. Il avait longtemps gagné sa vie comme peintre en bâtiment. Dans le spectacle, il n'y a pas de photos originales. C'est construit comme un collage à partir de ses œuvres, comme si nous nous glissions à l'intérieur. Cela obéit à un principe de révélation, comme une photo dans un bain de développement qui apparaît progressivement. »

Loesqu'il fut fin à ses jours, le 3 mars 1976 à Bordeaux, Pierre Molinier prit soin de laisser un mot sur sa porte : « Je me tue. La clé est chez le concierge. »

Mes jambes, si vous sachiez, quelle famille... Mise en scène Bruno Geslin jusqu'au 18 novembre au théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, Paris 11^e. 01 41 57 42 14 Du mar au ven à 27h, dim à 17h ; de 12,50 € à 19 €.

adaper

Le spectacle de Bruno Geslin éclaire la vie
et la quête du plasticien-photographe érotique

Les féroces parties de jambes en l'air de Pierre Molinier

ALLIAGE confondant que celui du spectacle *Mes jambes, si vous saviez, quelle fumée...*, mis en scène par Bruno Geslin ! Crue, voire salace, drôle et émouvante, la pièce interprétée par trois acteurs téméraires décroche le pompon. Rien ne laissait prévoir un tel feu d'artifice autour de la vie et l'œuvre du plasticien-photographe érotique Pierre Molinier (1900-1976), qui se suicida d'une balle dans la bouche après avoir écrit : « *Je me donne volontairement la mort et ça me fait bien rigoler.* »

Eh bien, nous aussi ! Et c'est un comble, tant l'œuvre de ce fétichiste amoureux de ses jambes à condition qu'elles soient gainées de soie et prolongées par des talons aiguilles ne porte pas franchement à l'hilarité : ses collages de fragments de corps composent une roue des plaisirs sulfureux d'une ravageuse invention. « *Le maître du vertige* », comme l'avait surnommé André Breton, avait en réalité la main aussi lestée que l'humour.

Adapté à partir d'une série d'entretiens de Molinier avec Pierre Chaveau réalisés six ans avant sa mort, le spectacle déborde de formules bien raides comme en avait le chic celui qui rêvait de se contempler en train de s'enfiler lui-même. Chez lui, le dire c'est déjà en jouir. Exemples : « *Même mort, je ferai péter le couvercle* », ou : « *Etre femme, c'est mieux parce qu'on a deux ouvertures.* »

Prononcées avec l'accent similibordelais (région d'origine de Molinier) par le comédien Pierre Maillet, franchement hors norme en fou de son corps, leur force de frappe s'avère imparable : entre gauloiserie et blague de potache, Molinier s'incarne tel qu'en lui-même.

Désamorcée par ce ton léger et gouailleur, presque enfantin dans sa gourmandise de gros mots et autres cochonneries, la fièvre sexuelle de cheval de Molinier passe (presque) pour un signe de bonne santé, et ses mises en scène hautement alambiquées, pour des parties de jambes en l'air à la bonne franquette.

PERSONNAGE COMPLEXE

Un paradoxe qui rend merveilleusement compte de la complexité du personnage. Au-delà des apparences de l'œuvre, on rencontre un être qui a simplement, courageusement, ouvert la voie franche à ses fantasmes et à sa sexualité, s'évertuant par tous les moyens à se construire tel qu'il se rêvait : androgyne. Loin de l'ordre établi et de l'identité préformatée, sans dissimulation ni pudibonderie, il a porté à la scène publique les chemins mystérieux et dangereux que peuvent prendre le désir de l'autre et l'amour de soi. Il en a fait le fructueux terreau de son œuvre, affûtant la formule magique de sa singularité d'artiste

pour qui « *le vice, c'est n'importe quoi, ça n'existe pas, on a des envies, et voilà.* »

Et voilà ! Plus de costard trois pièces, mais le *total look* bustier, porte-jarretelles, voilettes, godemichés en collier et en ceinture. Questions envies, Pierre Molinier n'en manquait pas. Jusqu'à vouloir vendre sa paire de roubignoles à la médecine !

Résolument sobre, resserrée autour de la performance de Pierre Maillet, avec lequel on passerait volontiers plus d'une heure, la mise en scène de Bruno Geslin campe sur quelques partis pris bien ajustés : récréation de photos en noir et blanc autour de l'œuvre, traitement en ombres chinoises de quelques scènes, le tout sert dans la chambre-bureau de l'artiste. Elle illumine l'absolue nécessité d'être soi qui obsédait Molinier et l'irréversibilité de sa quête de jouissance.

A ceux qui veulent bien l'entendre, *Mes jambes, si vous saviez, quelle fumée...* fait claquer le rire sauvage et goguenard d'un homme qui ne confia à personne d'autre le soin de payer le prix de sa liberté.

Rosita Boisseau

« *Mes jambes, si vous saviez, quelle fumée...* », mise en scène de Bruno Geslin, Festival d'automne, Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris-11^e.

Le Monde

Aux frontières de l'« irreprésentable »

Je porte malheur aux femmes... d'après Joë Bousquet à la Bastille

THÉÂTRE. Le 27 mai 1918, voyant ses hommes tomber les uns après les autres, un jeune officier se lève face à l'ennemi. Une balle lui transperce les poumons et la moelle épinière. Il se souvient de la manière dont ses camarades survivants le transportent. Il est couché dans une vaste toile. Il sait déjà que plus jamais ses jambes ne le porteront. Joë Bousquet entre dans la nuit d'une chambre, rue de Verdun, à Carcassonne. « *Le temps et l'espace sont des loups* », écrit-il, ligoté pour jamais sur son lit, recevant des visites, lisant, imaginant. Claquemuré dans la pénombre, il rêve. « *Être, ne pas être. Dormir, rêver peut-être.* » Il explore les frontières de la veille à l'inconscience, tente de saisir les moments de passage, de s'ouvrir un monde qui n'appartiendrait qu'à lui, forêts profondes où s'enfoncer. Ses livres, après et noirs, témoignent de cette quête éperdue, irriguée des effets de l'opium qui apaise à peine ses profondes souffrances physiques et psychiques.

Adapter au théâtre l'univers de Joë Bousquet est de l'ordre du défi. C'est Bruno Geslin qui le relève. On avait admiré sa traduction scénique du monde de Pierre Molinier, entre soufre et ricanements, une célébration caustique et tendre, l'an dernier, à la Bastille. Il retrouve ce théâtre pour *Je porte malheur aux femmes*, mais je ne porte pas bonheur aux chiens, plongée dans différents écrits, montés et mis en scène, illustrés en images filmées par ses soins avec Jean-François Auguste pour l'adaptation. Au centre

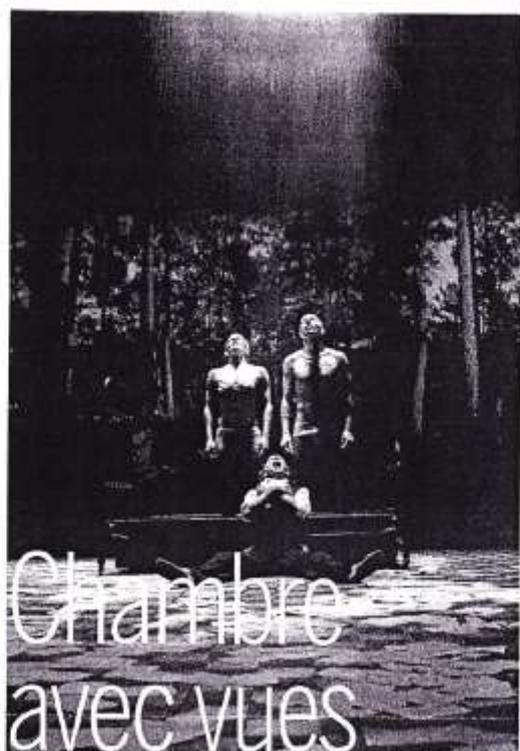
de la transcription, un acteur de haute flamme, Denis Lavant, de la déchirure au sarcasme en passant par les songes, les visions, l'exaspération des sens, il trouve Joë Bousquet. Dans les ténèbres du plateau que Bruno Geslin note linéairement, jusqu'à l'indiscernable, d'ombres angoissantes, de mouvements, de gestes, on



n'est pas certain qu'il faille l'appui sans trêve des deux autres interprètes, Jean-François Auguste – frère le Double – et Arianna Veronesi. Il y a des moments puissants et utiles et d'autres, beaucoup moins convaincants. Mais à la fin, dans sa « *solitude houleuse* », toujours accompagnée du violoncelle d'Emmanuelle Pietre, l'encre noire de Joë Bousquet scintille dans la nuit qui engloutit Denis Lavant.

ARMELLE HÉLIOT

■ Théâtre de la Bastille, salle du bas, à 21 heures du mardi au samedi, en matinée le dimanche à 17 heures. Tél.: 01 43 57 42 14. Jusqu'au 1^{er} décembre.



Chambre avec vues

Inventant un théâtre qui mêle aux corps les images, Bruno Geslin trouve l'accord parfait avec le poète surréaliste Joë Bousquet.

C'est l'histoire d'un enfant aux reins brisés qui s'est amouraché d'un chien qui lui-même finira paralysé. La voix qui nous raconte cette fable terrible semble venir de nulle part, tant est profonde la nuit qui emplit

le plateau. "Il n'y a que ma voix et mes rêves", énoncera-t-elle plus tard... Pourtant un homme est bien là, allongé nu sur un lit, les jambes dépliées dans une étrange immobilité. Le corps sculpté par la faible lumière d'une veilleuse, il s'abandonne à la tendresse toute professionnelle d'une jeune femme en blouse blanche qui le masse, le lave et le sèche. Puis, elle retire sa blouse. Et la cérémonie silencieuse des soins attentifs tourne court, se transformant en l'impossible étreinte d'un corps paralysé.

Bientôt rendus à l'immatérialité d'une illusion qui s'efface, le couple et le lit disparaissent dans les lointains de la scène, tandis qu'avec la lumière qui revient nous apparaît celui qui, seul dans sa chambre, laisse ainsi vagabonder son esprit au rythme des pensées à travers lesquelles il se réinvente une vie.

➤ **Le metteur en scène puise dans les multiples cahiers du poète pour transformer la chambre de "l'ange enseveli" en une lanterne magique.**

terrage sur les mystères de la destinée de Joë Bousquet. "Après Molinier et Bousquet, il y aura une femme dont je préfère encore tenir le nom secret. Mais j'ai conçu ce projet de théâtre comme un triptyque consacré à des personnages singuliers, des électrons libres évoluant en marge du mouvement surréaliste."

S'agissant d'évoquer la vie du reclus de Carcassonne, Bruno Geslin puise dans les multiples cahiers du poète pour transformer la chambre de "l'ange enseveli" en une lanterne magique où le réel, les fumées d'opium et les débordements érotiques se fondent entre chairs et images, une seule matière pour donner naissance à ce monde parallèle que Bousquet s'était créé.

Une danseuse (Kathleen Reynolds), une violoncelliste (Emmanuelle Pietre) et un comédien (Jean-François Auguste) habitent cet univers clos dans un accord fusionnel, inséparable de l'extraordinaire prestation d'acteur que nous offre Denis Lavant ; capable tout autant de faire entendre la magnificence du verbe de Bousquet que d'exprimer dans un incroyable numéro de claquettes la vigueur désespérée d'un corps à jamais brisé. **Patrick Sourd**

Je porte malheur aux femmes, mais je ne porte pas bonheur aux chiens d'après Joë Bousquet, mise en scène Bruno Geslin. Jusqu'au 1^{er} décembre, au Festival d'automne à Paris, Théâtre de la Bastille, Paris XI^e, tél. 01.43.57.42.14, www.festival-automne.com et www.theatre-bastille.com

La nuit tombe à vingt ans

THEATRE (1) · Bruno Geslin monte des textes de Joë Bousquet, poète mutilé dans sa chair comme dans son corps. Où l'écriture se fait force de vie.

Le 27 mai 1918, une balle atteint Joë Bousquet sur le champ de bataille, lui sectionnant la moelle épinière. Il survivra à sa blessure. Infirmes, il ne recouvrera plus jamais l'usage de ses jambes. Impuissant, les femmes, le sexe ne seront plus que des objets de désirs fantasmés, ombres projetées dans la paroi de sa mémoire de jeune homme meurtri, blessé à jamais. Et pourtant, « il faut vivre, vivre... », murmure-t-il. Joë Bousquet vient à la poésie quand meurt Guillaume Apollinaire. L'un laisse une œuvre inachevée derrière lui. L'autre se lance avec un désespoir tragique dans la poésie, transforme sa chambre en salon littéraire, reçoit ses amis, poètes, écrivains, peintres.

« Il y a une nuit dans la nuit », écrit-il dans *Traduit du silence*. Couché à jamais dans sa chambre, une pipe d'opium à portée de main pour oublier la douleur incessante, il s'entoure de femmes, certaines vraies, d'autres totalement imaginées. Bousquet écrit sa souffrance sur des cahiers qu'il noircit sans relâche. Le jour et la nuit importent peu. Ses mots, crus, bruts de décoffrage sont autant de cris de rage qui hurlent son impuissance à la face du monde. Bousquet ne se résout pas à son état mais l'accepte, passe d'une apparente sérénité à des crises qui le voient se traîner puis se cogner à son univers réduit à quatre murs.

Le porte malheur aux femmes mais je ne porte pas bonheur aux chiens est un montage de plusieurs textes de Bousquet. Bruno Geslin (avec



Denis Lavant, dans le spectacle de Bruno Geslin, au Théâtre de la Bastille.

la collaboration d'Élise Vigier) a procédé à un découpage collage qui plonge le spectateur dans l'effroi, la violence d'une telle situation. Les meurtrissures de la guerre retentissent sur un siècle malmené. Bousquet en est un des symboles, jeune homme blessé dans sa chair et qui trouvera dans l'écriture la force de vivre, malgré tout. Le titre, pour aussi énigmatique qu'il soit, s'entend comme un clin d'œil au mouvement surréaliste, symbole de la rupture provoquée par cette guerre qui laissa sur le carreau des millions d'hommes et beaucoup de leurs illusions. Adopter ce point de vue, c'est faire corps avec ce mouvement qui prévalut dans la littérature comme dans la peinture ou le cinéma encore balbutiant. Bruno Geslin use, sans abuser, de ces trois arts. La scénographie dessine dans un jeu étrange et oblique des ombres portées où les

corps se découpent, se croisent au gré des lumières projetées. Parfois, le plateau se trouve modifié par des images projetées sur un écran, construisant une architecture en trois dimensions où les errances de Bousquet, courant et luyant à perdre haleine, se perdent dans une forêt étrange, mystérieuse.

Tout ramène au fantasme. De la scénographie incroyablement sophistiquée mais efficace en diable au jeu des acteurs. Jean-François Auguste et Kathleen Reynolds, personnages doubles, troubles, imaginés, dont les déplacements, aériens, légers, contrastent avec la silhouette avachie de Bousquet. Il fallait un acteur de la trempe de Denis Lavant pour incarner les errances du poète, ses délires entremêlés d'instant de lucidité sur lui-même comme sur le monde.

Denis Lavant tour à tour murmurant, hurlant cette souffrance parvient à contenir

son énergie, à la transcender pour jouer sur le registre des émotions brutes. Bruno Geslin est venu au théâtre un peu par hasard. Il a croisé un jour la route de la Compagnie des lucioles (Marcial Di Fonzo Bo, Pierre Meunier, Elise Vigier, etc.), avait présenté *Mes jambes si vous sachiez cette femme* de Pierre Molinier, autre personnage surréaliste, incroyablement drôle et irrévérencieux. Geslin vient du cinéma (on lui doit la très belle vidéo de la pièce *la Ville, les cadures et la mort*, de Fassbinder). Qu'il récidive dans la mise en scène, c'est plutôt heureux. D'autant qu'il a le goût de dénicher des auteurs rares au théâtre. Autant de plaisirs, cela ne se refuse pas.

Marie-José Sirach

Au Théâtre de la Bastille jusqu'au 1^{er} décembre, à 21 heures.

Réservations : 01 43 57 42 14.



BRUNO GESLIN, L'AFFRANCHI

DANS SA NOUVELLE MISE EN SCÈNE, BRUNO GESLIN PROUVE UNE FOIS DE PLUS QU'IL PREND UN MALIN PLAISIR À REPOUSSER LES LIMITES D'UN THÉÂTRE QUASIMENT EXPERIMENTAL, AVEC SES RÉFÉRENCES À COPPI, PIERRE MOLINIER ET AUJOURD'HUI JOË BOUSQUET, IL S'IMPOSE COMME UN CRÉATEUR HORS NORMES.

La front haut, le regard perçant mais non dénué de tendresse, la chemise toujours un peu lâche d'où surgit, criante, la chair nue alors même que la froideur gagne, il y a quelque chose de Jean Genet dans l'allure de loulou de Bruno Geslin. Il a la beauté des faubourgs, aurait-on dit en d'autres temps... À l'âge où l'on a enfin compris qu'il est absolument nécessaire d'être affranchi du regard des autres pour être au plus près de soi-même, Bruno Geslin invente un théâtre sans concession, qui va droit au but sans se soucier un seul instant de ce qui nous mine aujourd'hui: le politiquement correct et dans sa trahie, le culturellement correct, le sportivement correct, le sexuellement correct... La laïe est longue! Et quitte à en faire sourire plus d'un, le théâtre semble demeurer l'un des derniers lieux de résistance au correct et pas que... Si, à 35 ans,

«AU TERME D'UNE
ALCHIMIE COMPLEXE,
BOUSQUET FINIT PAR
DEVENIR LA FEMME
QU'IL FESSE...
C'EST MYSTÉRIEUX.»

Bruno Geslin n'a fait que deux mises en scène, c'est qu'il a trahé, non pas dans les coulisses des ministères ou dans le sillage des pères, mais sur les routes, vagabondant à la croisée des chemins, s'essayant à la vidéo, à la photo, au théâtre, à la poésie... On a pu le voir avec la compagnie des Lucioles, Marcel di Fonzo Bo – avec qui il réalise entre autres un film sur Copi –, et Pierre Maillet qu'il met

en scène dans *Mes Jambes*, si vous savez, quelle fumée... une plongée vertigineuse dans l'œuvre de l'iconoclaste Pierre Molinier. «Ce n'était pas évident de convaincre un directeur de théâtre de faire un spectacle sur un type dont les désirs sont hors normes et dont le premier geste a été de photographier sa sœur défunte tout en jouissant sur ses jambes...» Avec sa nouvelle pièce *Je porte malheur aux femmes*, mais je ne porte pas bonheur aux chiens, Geslin double la peine et réécrit. «Je me suis penché sur l'œuvre de Joë Bousquet, notamment ses récits érotiques écrits à la nuit tombée dans les vapeurs d'opium... L'homme est paralytique et impuissant depuis qu'une blessure de guerre l'a touché à 21 ans. Il ressent toujours ce même désir, d'une jeune femme qu'il fesse, finissant, au terme d'une alchimie complexe, par devenir la femme qu'il fesse... C'est mystérieux.» Et il y a du mystère aussi chez Bruno Geslin, l'engagé affranchi, dont le seul moteur est le désir: «Désirer c'est se déplacer, je ne suis pas adepte de la fessée, mais en déplaçant mon jugement j'élargis forcément la gamme des possibilités érotiques à ma vie personnelle...»

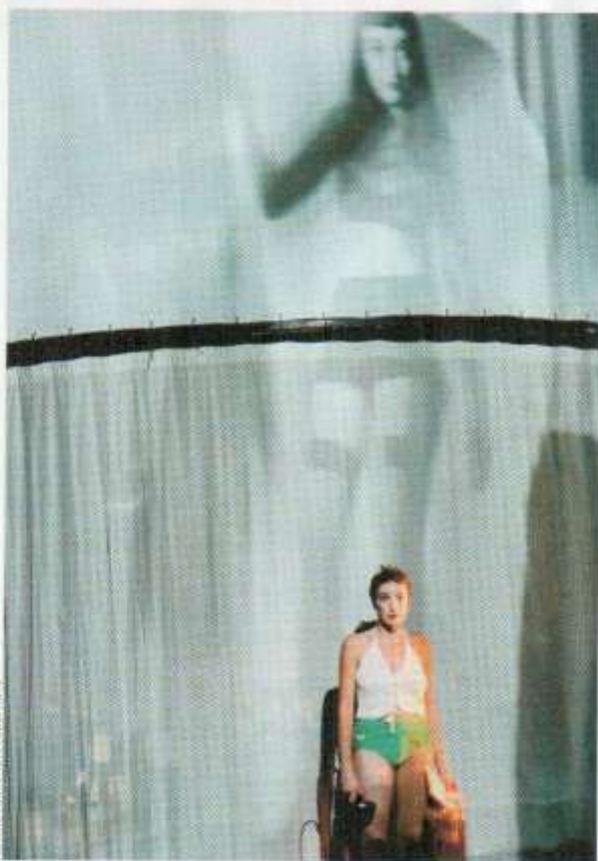
«Je porte malheur aux femmes, mais je ne porte pas bonheur aux chiens, textes de Joë Bousquet, mise en scène, adaptation et images de Bruno Geslin. Jusqu'au 1^{er} décembre, au Théâtre de la Bastille, 75011 Paris. Tél. : 01 43 57 42 14.»

Télérama

La chronique de Fabienne Pascaud

La chair est faible

Sans la moindre majesté, et même dans le cracra crépusculaire le plus déjanté, *Kiss me quick*, d'Ishem Bailey. Sur scène, le rusé et futé Bruno Geslin met en musique et en sexe deux strip-teaseuses et leur patronne (la truculente Evelyne Didi) dans un bouge américain des années 60. Désillusion sexy et autodérision triste : les trois femmes racontent leur chemin (cabossé), leurs amours et désamours dans des décors de cabaret qui évoquent tout ensemble la scène et ses coulisses, le dehors et le dedans, l'intime et le public, l'envers et l'endroit... Et l'on se laisse appâter, entre deux danses chaloupées, deux effeuillages désabusés, par leur présence en scène à la fois minimaliste et chargée, dure et tendre. Par-delà les mots simples et si matériels des dames, la chair se donne ici dans sa force et sa fragilité. Les comédiennes se révèlent comme en dépit d'elles-mêmes. Strip-tease intérieur, exercice étonnant.



ARONNE POLUSCHENY / FEELPHOTO

Théâtre

Des corps de foire

Trois strip-teaseuses dans l'Amérique des années 70, avant le porno... Trois vies de solitude, déjà cabossées. Envoutant.

Aller voir *Kiss Me Quick*, c'est un peu comme entrer entre deux mondes – hier et aujourd'hui, la norme et la marge, le réel et le fantasme. Cet envoûtant spectacle au rythme de road-movie, avec ses plages de flottement contemplatif et ses embardées sauvages, nous arrête auprès de trois femmes sorties d'un strip-tease de foire comme on en trouvait encore dans les États-Unis des années 70. Des destins de ces *carnival strippers*, la photoreporter Susan Meseilas avait publié, en 1976, un livre beau et brut, d'images et de propos rapportés. Trente ans plus tard, le metteur en scène Bruno Geslin s'en est subtilement inspiré. Interview sur le pourquoi du comment.

Comment est né *Kiss Me Quick* ?

Bruno Geslin : J'ai croisé mon envie de brosse le portrait de trois femmes de générations différentes avec la fascination que j'ai depuis toujours pour le strip-tease. Et je voulais que la pièce ait lieu à la fin des années 70 parce qu'aux USA c'est un moment charnière dans le rapport au corps et à la sexualité. Le corps devient un objet de consommation comme un autre, le rapport au désir est industrialisé. Le porno arrive, les cabarets burlesques ferment au profit des peep-shows, où les femmes perdent jusqu'à leur nom, leur identité. Le spectacle devient solitaire et consommable, et certaines femmes, notamment les plus âgées, ne vont pas se retrouver dans cette société.

Vos strip-teaseuses sont incarnées par des comédiennes plutôt que par des professionnelles, contrairement à la tendance du moment...

B.G. : Oui, parce qu'il y a une part de mise à nu dans le métier de comédienne. Et le fait même que deux des actrices soient très pudiques nous place au cœur de la question : qu'est-ce qu'exposer son corps au regard des autres ? Comment construit-on son image, sa vie, l'amour, en faisant son métier d'une part d'intimité normalement réservée à ceux avec qui on a envie de la partager ?

Qu'est-ce qui se joue, dans ces quotidiens de strip-teaseuses ?

B.G. : Pour moi, les strip-teaseuses font preuve d'un incroyable héroïsme de survie, d'une force de *"vitalité désespérée"*, pour paraphraser Pasolini. Les cartes données ne sont pas idéales au départ : des vies souvent cabossées, un rapport aux hommes parfois blessé... Mais elles ont le courage d'avancer, la tête haute. Et une profonde connaissance de la nature humaine à un endroit où les natures se dévoilent de façon brute. Elles se trouvent en première ligne d'observation.

Même aujourd'hui, à l'heure du porno et des cadences infernales généralisées ?

B.G. : Oui. Tout est fait en société pour qu'on dissimule les tourments, les tourbillons, les appétits du désir. Mais la sexualité reste un sacré chemin de connaissance de nous-mêmes. Tenter de savoir quel animal étrange nous habite, malmener les corps sous le costume social qu'on a endossé, c'est toujours très vivifiant, et le théâtre peut en être un lieu d'écho. Au fond, une strip-teaseuse ou Hamlet ne font que poser la même question : qu'est-ce qu'on fait là ?

Cathy Blisson

Jusqu'au 17 oct., du mar. au sam. 21h, dim. 17h,
Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11^e,
01-43-57-42-14. (13-24 €).

Kiss Me Quick d'Ishem Bailey, mise en scène Bruno Geslin.

Librement inspiré d'entretiens réalisés par Susan Meiselas dans son livre *Carnival Strippers*.

Avec Evelyne Didi-Huberman, Lila Redouane, Delphine Rudasigwa et Matthieu Desbordes.

Jusqu'au 17/10 au Théâtre de la Bastille (Festival d'automne). Paris XI^e, tél. 01.43.57.42.14, www.festival-automne.com

Strip-tease, lutte et vraie mise à nu d'une humanité courageuse.

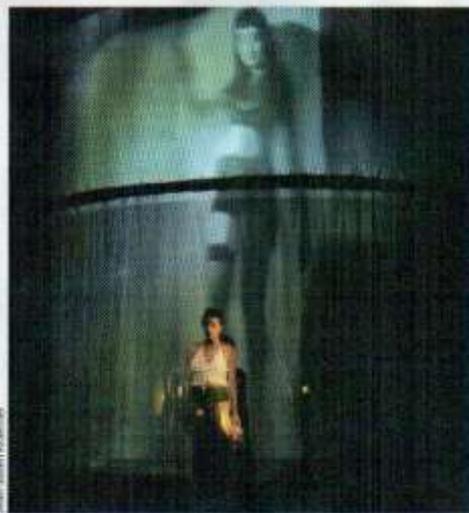
A la question, souvent oiseuse, de savoir à quoi sert le théâtre, la mise en scène de *Kiss Me Quick* par Bruno Geslin répond magnifiquement : redonner un peu d'humanité à ce monde mécanisé et "marchandisé" à l'extrême, corps humain compris. A mille lieues d'un air du temps où la violence et le trash sont des mots qui vont très bien ensemble, *Kiss Me Quick* donne la parole

à trois femmes, jeunes ou vieilles, toutes strip-teaseuses en Amérique dans les années 60. Apparue en France et aux Etats-Unis à la fin du XIX^e siècle, le strip-tease, associé au burlesque, connaît son âge d'or dans les années 30 mais est interdit en 1939 à la demande des ligues de vertu ; il revient en force dans les années 60, avant de connaître une nouvelle chute dix ans plus tard avec la naissance de l'industrie pornographique,

des peep-shows et sex-shops. "Je souhaitais qu'on entende ces héroïnes du quotidien, en lutte pour vivre, survivre, construire leur vie malgré tout, avec sincérité et courage", explique Bruno Geslin. Il est vrai qu'aujourd'hui ligues de vertu et industrie pornographique sont des maux qui vont très bien ensemble. Saisies entre

les loges ou la scène, dans des lumières qui taquinent l'ombre ou effeuillent l'espace, Lena, Patty et Lili ne font pas seulement le récit de leurs vies et des raisons qui les ont menées au strip-tease, mais dansent, se dénudent, se disputent ou se conflent, voire entament une danse avec Matthieu Desbordes, musicien, chanteur et régisseur de ces dames, toutes époustouflantes :

Evelyne Didi-Huberman, Lila Redouane et Delphine Rudasigwa. Du souvenir d'Evelyne Didi-Huberman jouant la Merteuil dans *Quartett* d'Heiner Müller il y a près de vingt ans, à son interprétation de Patty, tenancière de boîte à strip-tease, surnommée "Miss TNT, la pire catastrophe depuis le grand incendie de Chicago", c'est la même farouche flamboyance, le même battant. Et son strip-tease superbement raffiné, une percutante démonstration des leçons d'effeuillage qu'elle prodigue à tour de bras à ses protégées - Lili l'alcoolique et Lena la clairvoyante. Au motif, il est vrai, que "nous sommes tous un foutoir cosmique, mais aucun de nous n'est inessentiel". Ça fait du bien de l'entendre. **Fabienne Arvers**



Jean-Louis Koenig

Édition du mardi 29 avril 2008



Photo G. L.

Vu Dans le monde du striptease, côté coulisses

LIRE AUSSI

Théâtre « Les années 70 ont changé le rapport au désir » Gare Un même texte, deux créations à l'Outil théâtre

Il y a toujours quelque chose de grisant et d'honteux à aller voir un spectacle de striptease. Avec son spectacle *Kiss me quick*, le metteur en scène Bruno Geslin invite à pénétrer dans les coulisses de ce monde intrigant. Encore en cours d'élaboration, la pièce sera présentée au printemps prochain au théâtre de Nîmes. En attendant, il propose une étape de création, seulement quelques saynètes.

D'entrée, le public est plongé dans l'ambiance. Il entre dans la salle dans le noir, immédiatement transformé en voyeur anonyme. Les corps dénudés se devinent dans la pénombre, le bruit des talons résonne entre les chuchotements.

Et puis, trois femmes commencent à se raconter. L'impudeur des corps s'estompe. Elles parlent de leur métier, du sexe, du regard des hommes. La plus âgée joue

la bonimenteuse, interpelle les hommes tandis qu'un chanteur entame *Don't be cruel* d'Elvis Presley. Mais pour la romance, faudra repasser... Les plus jeunes livrent leurs errances, leurs envies, leurs erreurs sur le ton de la confidence. « *Quand tu montres ton cul, le malheur a toujours envie de l'embrasser* », résume une danseuse.

Mais devant ces monologues intimes, c'est aussi le spectateur qui se retrouve face à lui-même. En regardant l'envers d'un décor interlope, il est projeté dans une coulisse où il ne devrait pas entrer.

La mise en scène renforce cette sensation d'interdit et de mystère, en jouant autant avec les lumières qu'avec le son. Curieusement, le côté inachevé du spectacle souligne cette ambiance. Il manque des éléments pour faire le lien entre les images que le spectateur a devant les yeux et ce dernier est un peu perdu devant ces bribes livrées en guise de préliminaires.

Spectacle **Crash(s)**, le frisson érotique à tombeau ouvert

De son œuvre culte *Crash*, aux héros avides de frissons érotiques morbides liés aux accidents de voitures, l'auteur anglais James Graham Ballard disait : « J'ai traité la voiture non seulement comme une métaphore sexuelle, mais aussi comme une image globale de la vie des gens dans la société actuelle. Je n'ignore pas la lecture politique qui peut en être faite, mais je veux voir avant tout dans ce livre, le premier roman pornographique fondé sur la technologie. »

Après, et très loin du film de David Cronenberg, le metteur en scène et en image Bruno Geslin s'est attelé à ce texte coup de poing, voilà deux ans. « Pour moi, Ballard est un moraliste qui, souvent sous forme de provocation, alerte la société sur les dérives possibles d'un monde déshumanisé, souligne l'artiste associé, cette saison, au théâtre de Nîmes. Les motifs de Ballard me parlent. Je travaille beaucoup aussi sur la blessure et tout ce qu'un être humain, après un choc frontal de la vie, met en œuvre pour transcender et renaître. »

A la trame narrative, Bruno Geslin préfère une rêverie dans l'univers de Ballard. Le titre devient alors *Crash(s) variations*, pour affirmer cette lecture faite après un long travail avec les interprètes. Du coup, les deux danseurs, la comédienne et le guitariste se donnent à corps perdu dans cette performance scénique, entre théâtre, chorégra-



Crash(s) : des corps dans une installation métallique, sonore et cinématographique. Photo Alain MONOT

phie, concert, installation plastique et création vidéo. « Ce n'est pas trash, mais comme un rêve noir, un cauchemar où les sens du spectateur sont mis à l'épreuve. Tout est fait de manière très serrée pour un voyage court, hallucinogène. »

Pour cela, un driving à l'américaine est reconstitué au stade des Costières. Installés dans des voitures et un bus accidenté, les spectateurs assistent au spectacle de l'intérieur. Or, violence et sexualité sont rarement représentées sur une scène, mais plutôt au cinéma, qui permet la mise à distance. Issu de l'ima-

ge, le vidéaste Bruno Geslin n'a aucun tabou pour transgresser les codes : « Pour moi, l'expression théâtrale est en réaction directe avec

Ce spectacle de Bruno Geslin devrait créer un choc pour cette fin de saison

ce que nous vivons tous. Or, notre société est d'une violence extrême, permanente, effroyable. Des types se suicident pour échapper à la pres-

sion du monde du travail. C'est hallucinant, non ? Sans parler des pays en guerre. Ce que je fais à côté est si petit mais si je peux participer à une interrogation commune sur le monde, j'aurai fait mon travail. »

Muriel PLANTIER

mplantier@midilibre.com

► *Crash(s) variations*, à partir de demain et jusqu'au vendredi 4 juin, à 20 heures et 21 h 30, salle des expositions du stade des Costières, 123, avenue de la Bouvine. Durée 30 minutes. Entrées : 16 €, 14 € et 12 €. Ce spectacle n'est pas pour les enfants. Tél. 04 66 36 65 10.

Vu L'être blessé est blessant

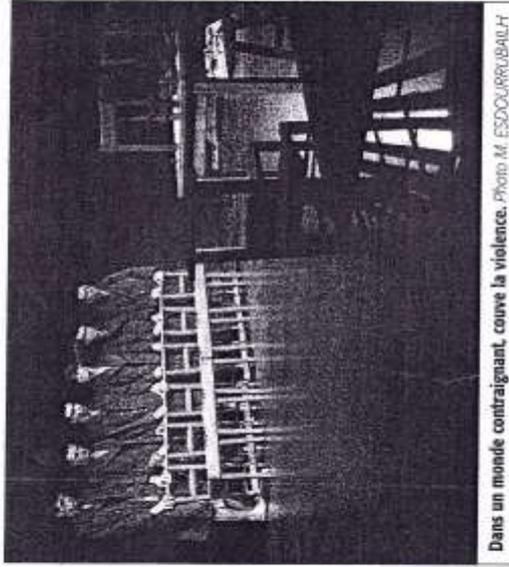
Les artistes qui parlent de violence à travers des spectacles violents touchent-ils au but -dénoncer ce qu'ils mettent sous nos yeux- ?

Bruno Geslin et son (ses) *Paysage(s) de fanatisme*, inspiré(s) par l'univers de l'auteur Tony Duvert, montrent crûment la montée de la violence jusqu'à l'explosion, hier soir, au Périscope. Deux groupes, des garçons dans un centre de redressement, des filles dans un pensionnat rigide, êtres blessés par la vie, perdus, contraints, nûs, victimes et souffre-douleur, composent un monstre bicéphale, dont le corps hybride mélange les époques et les lieux, et dont les têtes ont un côté mâle et un autre femelle.

Qu'ils se rencontrent et les voilà qui s'imposent plus de douleur encore. Il est rare de représenter, mieux d'incarner tant de dureté et de sauvagerie sur un plateau de théâtre. Les fabuleux jeunes comédiens de l'école supérieure d'art dramatique de Montpellier font plus encore : ils donnent de leur personne, trouvent un ton si juste et collent tellement à leur rôle que le spectateur reste suffoqué et démuné face à cette réalité insupportable : l'homme blessé ne peut que blesser à son tour. •

Muriel PLANTIER
mplantier@midilibre.com

► Ce soir et demain, à 20 heures, au Périscope, 4, rue de la Vierge. Tél. 04 66 36 65 10.



Dans un monde contraignant, couvrez la violence. Photo: M. ESCOURRUBAULT

Midi Libre - 25.03.2010

Geslin bouleversant

Vu | Chroma, spectacle hallucinatoire.



■ L'émotion à l'état brut, vendredi, au théâtre B.-Lafont. Photo L. CHASSIER

Impressions fortes qui marquent la rétine et l'âme, vendredi soir, au théâtre, lors de la dernière création de Bruno Geslin inspirée du livre autobiographique de Derek Jarman. Le spectateur a vécu une expérience bouleversante.

Happé par les mots chocs et poétiques de l'artiste devenu aveugle avant de mourir du sida, il ne peut rester insensible à la quête d'amour, des sens et

de sens d'un homme qui aimait tant la vie et la voyait le fuir, en même temps que palissaient les couleurs autour de lui. Son obsession ? Laisser un hymne à la vie que Bruno Geslin et ses danseurs, comédiens, musiciens et créateur lumière célèbrent avec fougue dans *Chroma*. Comme un soleil regardé en face.

MURIEL PLANTIER

mplantier@midilibre.com

Le nouveau défi de Bruno Geslin

Le metteur en scène présente *Chroma*, une création mondiale d'après l'œuvre de Derek Jarman, du 24 au 26 février au théâtre de l'Archipel à Perpignan.

Bruno Geslin éprouve une attirance pour les artistes hors normes. Ceux que la vie a heurtés et dont les œuvres échappent au conformisme ambiant. Après le photographe Pierre Molinier et le poète Joë Bousquet, le metteur en scène de la compagnie *La Grande Mêlée* se lance aujourd'hui un nouveau défi en se frottant à l'artiste anglais Derek Jarman, « cinéaste atypique qui travaille dans les marges, poète et jardinier », résume-t-il. Comme Joë Bousquet a vu sa trajectoire fauchée par une balle qui l'a immobilisé après la bataille de la Marne en 1918, Derek Jarman a été terrassé par la maladie. « Il était séropositif. Il l'a annoncé publiquement en 1982. À cette époque, dire que l'on a le Sida était un acte politique », poursuit Bruno Geslin.

« Sur le fil... »

Le spectacle qui sera créé la semaine prochaine au Théâtre de l'Archipel à Perpignan (*livre ci-contre*) est construit à partir du livre de Derek Jarman dont il reprend le titre: *Chroma*. « C'est à la fois un livre autobiographique et testamentaire », indique Bruno Geslin. « Toute son œuvre est une interrogation sur le rapport à la couleur ». Le drame, car il y a drame: Derek Jarman, à la fin de sa vie, perdait la vision périphérique et la notion des couleurs.

« Le livre est à la fois un traité des couleurs et son journal d'hôpital », raconte le metteur en scène qui fait appel, pour son spectacle, à une comédienne, deux danseurs et deux musiciens. « Ils sont tous traversés par les mots de Jarman. Le spectacle exige d'eux une mise en jeu, entre pudeur et inventivité, pour que ce qui se passe soit donné en partage ».

Ici, et comme souvent dans les précédentes mises en scène de Bruno Geslin, c'est le



Bruno Geslin se frotte aux œuvres d'artistes hors normes qui échappent au conformisme ambiant.

corps qui s'engage. « La résistance à la maladie et le combat contre la souffrance, ce ne sont pas des concepts », insiste-t-il.

« Tout cela s'incarne dans l'énergie du mouvement et de la traversée ».

Si *Chroma* raconte l'histoire

d'un homme qui avance vers ses ténèbres, le livre n'est pas moins « une célébration de la vie ». Bruno Geslin aime être « sur le fil », dans ce moment « où la nuit approche » et où l'homme de scène peut encore jouer avec toutes les nuances des sensations corporelles.

Chroma est un projet que Bruno Geslin porte depuis cinq ans. Il fallait le temps, « la distance », pour donner au public sa lecture personnelle de ce texte où s'expriment « l'élégance et la délicatesse » de Derek Jarman. Loin de tout pathos. « Au bord de la douleur de marquée à ce qu'elle reste audible... »

Serge Bonny

En résidence à l'Archipel

Pour la création de *Chroma*, Bruno Geslin et *La Grande Mêlée* sont en résidence depuis fin janvier au Théâtre de l'Archipel de Perpignan.

« Il s'agit bien plus que d'un simple accueil. Le Théâtre de l'Archipel nous accompagne dans notre travail en nous offrant des conditions idéales », salue le metteur en scène qui a conclu un accord pour trois ans avec la scène nationale catalane. Cette année en effet, l'Archipel « renforce son implication dans la création » par le soutien à « l'émergence de nouveaux talents » et « l'accompagnement d'artistes en devenir ou confirmés », indique son directeur Domènec Reixach. *Chroma* est une coproduction du théâtre de l'Archipel et du théâtre de Nîmes où il sera également donné. Trois représentations sont programmées à Perpignan du 24 au 26 février dans la distribution suivante: Anna Carlier, comédienne; Nicolas Fayot et Olivier Normand, danseurs; Benjamin Garnier et Alexandre Le Hong, musiciens de l'ensemble Mount Analogue.

► Mardi 24 février à 19h, mercredi 25 février à 20h30 et jeudi 26 février à 20h30.

Tarifs: de 10 à 18 euros.

Bansignements et réservations:

04 68 62 62 00.

www.theatredelarchipel.org

Dans les pas des artistes

Metteur en scène, Bruno Geslin a fondé sa compagnie « La Grande Mêlée » à Nîmes en 2006. La même année, il crée le spectacle *Je porte malheur aux femmes mais je ne porte pas bonheur aux chiens*, avec Denis Lavant et d'après l'œuvre du poète carcassonnais Joë Bousquet. Il a aussi monté récemment *Mis jambes, si vous sachiez quelle fumée*, d'après l'œuvre de Pierre Molinier.



« Entre pudeur et inventivité... » (Photo du spectacle *Chroma*).



Chroma de Bruno Geslin, © Bruno Geslin.

[Critiques](#) Théâtre

Rébellion en couleurs Bruno Geslin

Le metteur en scène Bruno Geslin déchaîne la passion pour la couleur qui anima le cinéaste et poète Derek Jarman jusque sur son lit de mort.

Par Gérard Mayen publié le 11 avr. 2016

Écrivain, cinéaste, Derek Jarman entretenait un rapport d'une densité exceptionnelle avec la couleur. La pièce *Chroma* donne à l'éprouver. Elle redouble d'intensité dramaturgique, du fait que cet artiste, atteint du sida, fut peu à peu gagné par la cécité. À cette dégradation, il réagit par un surcroît d'investissement poétique de ce qui fait chanter l'univers par sa palette chromatique.

Quand Derek Jarman écrit, quand il convoque ses souvenirs, ou déroule des descriptions, sinon commente son état en lien avec celui du monde, c'est en couleurs que cela se traduit. Un principe chromatique s'extrait, précipité comme force agissante en tant que tel. Il y aurait un régime des images, pour plan de consistance de la pièce *Chroma*. Et son rhizome se tisserait d'acteurs et facteurs couleurs, affranchis et fluctuant, en plan d'immanence.

Une fois restituée sur le plateau scénique de *Chroma*, cette intuition philosophique se traduit par la mise en tension mentale d'une configuration double : d'une part, les deux dimensions de surfaces de projection d'images, qui cernent l'action. D'autre part, les trois dimensions de l'ère d'évolution des performeurs, en forme de cage circulaire, souple et toute ajourée. Trois acteurs.trice et danseurs y portent une constellation d'éclats de textes de Derek Jarman, s'activant en tourbillon, sans solution de continuité.

Un ordre trop lisse des images serait ainsi soumis à fracturation et brisures. Par là déversée, une vie plus forte, tumultueuse et surtout chromatique, vient à se manifester dans l'entrechoc de ses fragments. Multitude de fonds, diversité de plans et arrière-plans, fluctuations, branchements et lignes de fuite font éprouver cette lecture conduite par le metteur en scène Bruno Geslin, comme d'une richesse inépuisable, savamment orchestrée, dans un jeu de résonances et d'échos qui n'en finirait jamais.

Au demeurant, le seul défaut de ce projet pourrait résider dans la surabondance de son matériau-texte, du moins dans l'hésitation du recours mêlé à la langue anglaise originale ici, ou le français là, mais encore un sur-titrage parfois envahissant. Cet inconvénient ne suffit pas, loin s'en faut, à contrarier les puissances, peu à peu enivrantes, de l'entrée en divagation au cœur des intensités sensuelles, autant qu'intellectuelles, que diffuse le propos rebelle de Jarman.

Celui-ci vit une époque où la culture gay underground s'embrace de jubilation au contact de corps iconiques ; mais désormais en péril physique quotidien d'extinction sous les assauts de l'épidémie du sida. C'est cette puissance désirante que l'auteur continue de déployer, toute en couleurs, contre le blanc clinique et mortifère de l'univers institutionnel des soins, le blanc des pilules, le blanc de la pâleur morbide, et de ses globules défaits. Cet artiste hait le blanc.

Il décrit amoureuxment les saisons de son jardin domestique. Il agite les noirs relents de nuits d'errance sexuelle. Il s'embrace de rouges colères politiques. L'un des boys (Nicolas Fayol), détournant le blanc hygiénique de ses sous-vêtements, invente une danse dont les motifs émanent des couleurs de l'arc-en-ciel, bonne à plonger dans un bain flashy de discothèque. Son partenaire – et magnifique chanteur (Olivier Normand) – se drape dans les ors et pourpres maléfiques du cabaret.

Tous roulés, dansant, dans un monde onirique, de projections électrisées à l'écran. Et transportés par une musique pop anglaise qui eut ses tonalités sulfureuses (par le duo Mount Analogue). Sur un rythme parfois essoré, le réglage du montage, visuel, sonore et scénique, de *Chroma*, relève du grand art, jusque dans sa capacité à opérer la fracture dans les profondeurs d'un mouvement global.

On parlerait presque de pièce en costume, de document historique, à propos de cette pièce qui donne à revivre une époque de la culture gay que le sida a depuis lors quasiment détruite, ses délires superlatifs ayant laissé place à l'aspiration au mariage et à la parentalité. De nouvelles radicalités l'ont relayée depuis lors, sur le versant des cultures *queer* actuelles. Lesquelles font ressentir comme datée, et pour tout dire embarrassante, la relégation en mode mineur de l'unique protagoniste féminine de *Chroma* (Anna Carlier). Mais ce serait sans compter sur son retour en tableau final, pour spectre matriciel des enchantement définitifs, quoiqu'à jamais perdus, sans doute du fait d'avoir un jour été jeté au monde, pour avoir à y mourir. Mais en couleurs.

***Chroma* de Bruno Geslin** a été présenté du 30 mars au 1^{er} avril au Théâtre de Nîmes.

THÉÂTRE À l'affiche à Montpellier et Perpignan, après une création à Nîmes

Un corps-à-corps en parallèle

Un spectacle de Bruno Geslin sur le sport comme outil dans les régimes totalitaires.

Les régimes fascistes ont fait du culte du corps un moyen de propagande et du sport une méthode pour atteindre leur rêve d'engendrer d'un homme nouveau, d'une race améliorée. Le moyen aussi de contrôler les populations, de canaliser les pulsions. Ainsi, Mussolini, à son arrivée au pouvoir en Italie, met en place aussitôt une politique de développement sportif de masse. Une fabrique à champions prêts à le suivre d'un seul élan comme un seul homme.

Toujours aussi adhésif dans le fond et esthétique dans la forme, Bruno Geslin, directeur de la compagnie La Grande Mèlée, s'estoutfré dans cette manipulation de l'homme à des fins politiques, dans son dernier spectacle *Parallèle*, créé au théâtre de Nîmes. Et il observe le dispositif totalitaire à l'œuvre au plus près des corps.

Gymnase fantasmé

En mettant côte à côte, sur la scène, deux agrès de barres parallèles, donc quatre droites qui ne se croiseront jamais, Bruno Geslin défie les mathématiques, mais plus encore la nature humaine.

Car les deux athlètes qui s'entraînent dans son gymnase fantasmé ne cessent de se confronter, s'affronter, s'agresser, dans un incessant



■ Une discipline athlétique tout en force, grâce et rigueur.

PHOTOGRAPHY FORTISSIER

sant mouvement de balancier, entre répulsion et attraction.

Double magnifique qui évolue en miroir, le danseur performeur Nicolas Fayot et l'artiste circassien Salvatore Cappello se plient à une discipline athlétique tout en force, en grâce et rigueur. En un crescendo où la force des sentiments augmente de façon exponentielle.

Devant les images d'archives de défilés militaires ou de foules mussoliniennes, leurs deux silhouettes décapées

par la magnifique lumière de Laurent Bonard, portées par la musique originale du duo Mont Analogic, dessinent les figures géométriques de la rivalité et du désir. Et c'est beau à couper le souffle.

Quand le duo se défait, que l'un disparaît, le deuxième est et demeure une racaille qui reste regardant son frère partir. Littéralement. Il s'envole. L'image de Salvatore Cappello tournepat au-dessus du sol, suspendu à des sautoirs, a une portée symbolique pressante comme sont

permanents l'appel à résister et le rejet des « indifférents » d'Antonio Gramsci, écrit en 1917, et clame en final ce spectacle. Pour secouer les consciences.

MARCEL PLANTIER
mplantier@rediffusion.com

■ *Parallèle*, les 2 et 3 mars (19 h) au CDN 411 à Montpellier dans le cadre du festival Big Bang / les 22 (20 h 30) et 23 mars (19 h) au théâtre de Cluses à Perpignan.

Jeu de miroir et de pouvoir

Spectacle | Dans son lieu de création, Bruno Geslin travaille sur "Parallèle", où le sport est un rouage du mécanisme totalitaire.

Sous une très grande hauteur de plafond, dans un froid glacial, un corps nu allongé s'anime sous un filet de sable tombant d'un seau suspendu. Lentement, ses muscles déliés traversent des attitudes de statues grecques, athlètes gravés dans le marbre. Un peu plus tard, ils seront deux hommes à s'approcher, s'entraîner, s'affronter, en duo synchronisé, enchaînant les figures identiques, chacun à leurs barres parallèles. Dans un fascinant jeu de miroir et de pouvoir. Entre esprit de compétition et de séduction, prouesses acrobatiques et gestuelles militaires, vie et mort, victime et bourreau.

Impressionnantes images dans ce hangar nîmois où ont lieu, ces jours-ci, les dernières répétitions de *Parallèle*, la nouvelle création de Bruno Geslin sur le sport comme outil d'uniformisation de la pensée dans les régimes totalitaires.

Initialement programmées en mars au théâtre de Nîmes, les deux représentations de *Parallèle* ont été déplacées au 25 et 26 janvier.

Créer un homme nouveau

C'est dans la chaleur étouffante de cet été que le danseur-performeur Nicolas Fayol et l'artiste de cirque Salvatore Cappello (que Bruno Geslin a rencontré à l'école Fratellini) ont été initiés aux barres parallèles par un gymnaste spécialiste de cet agrès très exigeant en puissance et précision.

Car, si la Grande mêlée s'est installée depuis trois ans dans ces anciens ateliers de fabrication de meubles de cuisine, sa nouvelle création est la première à avoir été totalement élaborée dans ces 300 m², au toit de tôle et aux énormes tuyaux apparents.



■ Bruno Geslin peaufine "Parallèle" dans son lieu de création.

Photo LYDIA CHASSIER

« L'espace est pour moi comme la page blanche d'un écrivain. Une absolue nécessité pour l'écriture de plateau, souligne le metteur en scène dont les scénographies sont toujours très construites et au service du propos. Pour ce spectacle, il fallait trouver un langage autour des barres parallèles. Nous ne partions pas d'un texte écrit. Tout était à inventer. » Et comme l'endroit possède un indéniable pouvoir de séduction, une vraie histoire, sa façade extérieure, percée de nombreuses vitres allongées, a été reproduite à l'identique pour servir de décor, et même d'écran à la projection d'images d'archives. « Cela a participé à l'écriture dramatique. Il y a une porosité entre un extérieur qui contamine l'intérieur de ce gymnase où

viennent s'entraîner ces deux garçons. On y assiste à la métamorphose des corps et de leur relation. »

Car, *Parallèle* tente de percer les mécanismes qui se mettent en marche dans les régimes fascistes pour contraindre le corps, et par là même l'individu. Et le sport en est le moyen suprême. Il suffit pour s'en convaincre d'écouter Mussolini rêver d'« un homme nouveau, conquérant, guerrier, le champion, l'élite. Une race améliorée où prélever les meilleurs ».

MURIEL PLANTIER

mplantier@midilibre.com

► **Parallèle** : mercredi 25 à 19 heures et jeudi 26 janvier, à 20 heures, au théâtre Bernadette-Lafont. Entrées : De 9€ à 22€. Tel : 04 66 65 65 00.

À VOIR ! Le sport à la barre



Dans la pénombre d'un gymnase imaginaire, qui pourrait bien se situer en pleine dictature passée ou future, deux jeunes athlètes s'entraînent aux barres parallèles et dessinent les figures géométriques de leur rivalité et de leur désir. Sculptés au millimètre par l'ombre et la lumière de Laurent Benard, portés par la musique originale du groupe Mont Analogue, le danseur Nicolas Fayol et le circassien Salvatore Cappello plient leurs corps à la nouvelle création de Bruno Geslin.

Et ils sont exceptionnels dans cette critique du sport comme outil de propagande et de création d'un homme parfait. D'une beauté plastique époustouflante, *Parallèle* est aussi une œuvre violente et engagée qui clame le devoir de résister, seule voie pour être un homme libre, sans entrave. Somptueux!

M. PI.

Photo SANDY KORZEKWA

Judi 26 janvier, à 20 heures, au théâtre Bernadette-Lafont.
Entrées: De 19 € à 9 €. Tel: 04 66 36 65 10.

à partir du
2
Mars

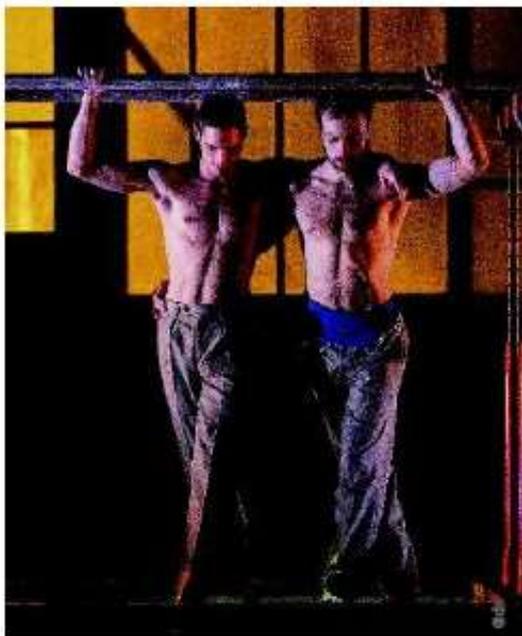
PARALLÈLE

Tournée

Dans *Parallèle* de Bruno Geslin, le circassien Salvatore Cappello et le danseur performeur Nicolas Fayol s'entraînent dans un gymnase. Leur performance est influencée par les éclats de voix d'un régime totalitaire provenant de l'extérieur.

Théâtral magazine : Votre spectacle s'appelle *Parallèle*. Est-ce pour évoquer les barres parallèles qu'utilisent les artistes sur scène ?...

Bruno Geslin : Oui et aussi pour faire le lien avec la notion du double. L'idée c'était de comprendre comment un régime totalitaire peut faire advenir le meilleur de soi comme le pire.



Bruno Geslin

Politique et duplicité

“ Les régimes totalitaires veulent conquérir aussi les espaces privés. Or, le corps est la seule forteresse privée qui nous reste.

Vous travaillez avec un danseur et un circassien. Quels sont leurs rôles ?

Ceux de deux jeunes hommes dans un temps un peu indéterminé avec des références sonores à Mussolini sans que ce soit complètement défini puisqu'elles filtrent de l'extérieur. L'idée d'un corps vainqueur était une absolue nécessité de la politique de Mussolini pour que les italiens puissent se présenter en conquérants. Chaque politique a son instrumentalisation du corps mais particulièrement celle des régimes totalitaires qui veulent conquérir aussi les espaces privés. Or, le corps est la seule forteresse privée qui nous reste.

Comment peut-on la forcer ?

En nous mettant dans une attente de nous-mêmes qui n'est réalisable que par la violence ou la négation. Comme aujourd'hui à travers la dictature de la jeunesse et le refus de la mort. En sport, il y a ce qu'on appelle le temps mort, qui est l'espace avant la performance. Dans le spectacle, on comprend que l'histoire qui s'écrit à l'extérieur du gymnase influe petit à petit sur les rituels exécutés par

les deux gymnastes avant leur performance et qui deviennent de plus en plus précis et de plus en plus violents.

Et puis on change de dimension. Les choses s'estompent. On finit par douter de la réalité, comme si on était en proie à un trouble de la perception. Et ces corps sont en fait des corps oubliés dans un gymnase depuis des années. Je suis né dans les années 70 et je croyais qu'il y avait plein de choses qui avaient été réglées. Mais quand je vois la nature de certains débats politiques, je suis assez effaré.

Qu'est-ce qui fait qu'on accepte aujourd'hui ce qui a été jugé inacceptable il y a 70 ans ?

Je pense qu'il y a un problème de mémoire et un problème de transmission. Si l'on reproduit indéfiniment les mêmes inepties c'est qu'il y a un maillon de la chaîne qui s'est cassé. C'est un des devoirs du théâtre d'arriver à rendre le passé plus prégnant puisque c'est un espace où on convoque.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Parallèle, texte et mise en scène Bruno Geslin, avec Salvatore Cappello et Nicolas Fayol*
> 2 et 3/03 Humain trop Humain, Domaine de Grammont Montpellier, 04 67 99 25 00
> 22 et 23/03 Théâtre de l'Archipel, avenue Général Leclerc Perpignan, 04 68 62 62 00

contact@lagrandemelee.com